

— C'est moi, seigneur, répliqua Richard ; un ennemi cruel a voulu m'arracher la vie, et ne m'a pris que ma couronne. Dieu l'a puni en le privant de l'une et de l'autre. Mais aujourd'hui un ennemi nouveau, plus terrible et plus puissant, l'usurpateur de mon royaume, Henri Tudor, a épousé ma sœur ; il tient ma mère en captivité, il nie mes droits, il me nie moi-même. J'ai voulu en appeler au jugement des rois. Vous, seigneur, mon plus proche voisin, mon allié naturel, ne me daignerez-vous pas reconnaître ? Charles VIII de France, Maximilien I^{er} d'Allemagne, madame la duchesse de Bourgogne, m'envoient vers vous mes titres à la main. Je viens, et je me livre. Si je suis un imposteur, punissez mon crime ; si je suis Richard d'York, si ma naissance est écrite sur les traits de mon visage, si vous reconnaissez en moi, comme l'a fait ce peuple, le sang de ma race et le bon droit de ma cause, votre appui, seigneur, votre amitié, votre main au plus loyal et au plus infortuné des princes, qui plus tard vous payera ce service par une indissoluble alliance entre les deux nations.

Jacques sentait vibrer autour de lui l'orgueil et l'enthousiasme national ; on attendait frémir les armes, battre les cœurs ; cette scène était grande et touchante. Quelques secondes de plus, et l'assemblée, qui se contenait à peine, eût rendu réponse elle-même. Le roi s'avança vers Richard, et au milieu d'un silence prodigieux :

— Oui, dit-il, je connais vos malheurs et j'y compatis. Aux premiers bruits de votre apparition, aux premiers soupçons de mon peuple, je me suis informé ; j'ai interrogé le passé, j'ai puisé la vérité à des sources certaines. Vous êtes Richard d'York, mon allié, mon ami. Vivez en paix, vivez libre à ma cour, soyez-y le maître comme moi-même : j'accepte l'alliance que vous me promettez à l'Ecosse au nom de l'Angleterre, et, quels que soient les obstacles qui surgiront autour de vous, comptez sur mon soutien ; vous ne vous repentirez jamais de vous être adressé à moi.

Il tendit, en achevant ces mots, ses deux bras à Richard, qui s'y jeta avec effusion. Une acclamation formidable ébranla les voûtes de l'antique demeure des rois d'Ecosse. Mais, au sein de cette tempête, Richard avait démêlé une voix chérie, une harmonie divine : il avait reconnu le cri de joie échappé du cœur de Catherine. Il l'aperçut elle-même, exaltée, pâle et prête à défaillir de bonheur, qui s'élançait vers Jacques dont elle pressait les mains avec tendresse.

Toute la lumière de ce beau jour, tout l'or des armées et des parures, tous les prestiges de son triomphe s'effacèrent en un moment pour le malheureux Richard. Il lui sembla que la vie abandonnait son cœur. Sans doute Catherine félicitait son roi au nom de tout un peuple, sans doute elle avait pris dès l'enfance ce droit d'une familiarité de sœur, et l'excès même de sa joie témoignait d'une certaine sympathie pour le prince auquel Jacques accordait son amitié ; mais Richard eût mieux aimé Catherine silencieuse et recueillie ; il l'eût mieux aimé loin du trône, dans la foule ; il eût préféré un simple sourire d'elle à cette manifestation éclatante.

— Elle remercie Jacques, pensa-t-il, d'avoir répondu au vœu de ses sujets ; elle le félicite d'avoir acquis un nouveau titre à l'amour du peuple ; est-elle donc à ce point idolâtre de la popularité de son prince, et ce qu'on m'a tant de fois rapporté de leur tendresse mutuelle, est-ce donc vrai ?

Il rêvait ainsi malgré lui, malgré le bruit et l'effressement de la multitude. Kildare et ses autres amis réveillèrent bien vite son attention. Un roi ne s'appartient jamais à lui-même, fût-il seul ! et en ce moment plus de dix mille spectateurs le dévoraient de regards avides comme des caresses.

Il s'agissait d'aller gagner, à travers cette haie tumultueuse, la partie du vieux palais que Jacques avait désignée pour l'habitation du nouveau roi d'Angleterre. Richard y fut conduit par le roi d'Ecosse et l'élite de ses chevaliers. A mesure qu'il s'éloignait de cette salle où Catherine était demeurée avec la cour Richard croyait retourner dans une prison. Il eût donné une année de sa vie, l'année du couronnement à Londres, pour oser se retourner et regarder la jeune fille ;

mais, non, un roi ne se retourne pas lorsqu'il cause avec un roi.

— Hélas ! pensa-t-il, je regardais librement quand j'étais Perkin Warbeck !

CHAPITRE VIII.

LA PROPOSITION.

Une semaine s'écoula dans les fêtes, et Jacques IV devenait plus affectueux et plus dévoué de jour en jour. Il subissait sans doute l'influence de cette nature élevée, sympathique de Richard, qui transformait ses ennemis en amis, ses amis en fanatiques.

Jacques s'étonna de la tranquillité des hauts dignitaires de la nation, tandis que le peuple s'agitait avec tant d'enthousiasme, et comme peu à peu il s'était mis avec Richard sur un pied d'amicale confiance, comme il avait jugé son âme aussi ferme que son cœur était délicat, il ne lui fit pas mystère de ces symptômes inquiétants.

Un soir, que tous deux respiraient sur la terrasse du château l'air vif et parfumé des bruyères en fleur de la montagne voisine :

— Nos grands, dit-il, sont moins prompts à s'émouvoir que leur premier accueil ne semblait le présager. Ce n'est pourtant pas l'avarice qui paralyse d'ordinaire les nobles sentiments de ma noblesse d'Ecosse ; en vain leur ai-je annoncé qu'il gronde du côté de l'Angleterre une tempête menaçante. Ils attendent que je leur fasse un appel ; je m'attendais à les voir le devancer.

Richard leva sur Jacques son regard intelligent et pur : un exilé, un orphelin, un pauvre, craignant toujours comme les criminels. Il est vrai qu'en ce monde, exil, abandon et misère sont trois grands crimes.

Oui, seigneur, continua Jacques. J'ai recueilli les opinions des lairds et des chefs sur la portée du manifeste d'Henri VII, qui vous représente aux yeux de son peuple comme un vil imposteur ; et j'ai été surpris de trouver que plusieurs répétaient certains de ces arguments. "Ainsi, disent-ils, nous allons commencer une grande guerre pour un prince qui nous aime aujourd'hui parce qu'il a besoin de nous, et qui, sitôt qu'il aura réussi, nous oubliera complètement, et nous laissera moisir dans notre pauvre Irlande."

— Ceux-là me jugent mal. Ne peut-on leur répondre ?

— Quoi ? quels gages leur donner ? Vous le savez, seigneur, l'homme prudent, quand il veut étayer son édifice, doit ne rien ôter de la solidité des états. Il doit même l'accroître par tous les moyens en son pouvoir. "Ce digne prince, répètent nos gentilshommes, est soutenu par les Français, par les Allemands, par les Flamands ; il contractera quelque jour chez ces nations-là une bonne alliance, riche et avantageuse pour lui et pour elles. Mais nous, pauvres gens du Nord, nous qui n'avons pas de dot à offrir à nos filles, nous prendrions pour famille ?..." Excusez-moi, prince ; mais voilà ce qu'ils disent, et si je vous le rapporte, c'est que vous m'en avez prié.

Richard avait écouté patiemment, attentivement, comme quelqu'un dont le sort se décide. Il répondit :

— Votre Grâce m'a dit ce que les autres pensent. Mais ce qu'il m'importe de savoir, c'est ce que vous-même vous pensez.

— De quoi ?

— De moi, et de la conduite que nous devons tenir réciproquement.

Le ton courtois et ferme à la fois de cette question prouva au roi d'Ecosse que Richard s'était senti blessé par les défiances de ses amis. Jacques était jeune, généreux, plein de probité ; il se hâta de répondre que depuis le jour où il avait engagé son amitié au proscrit, jamais il ne s'était repenti, jamais dédit ; que son cœur était toujours le même, prêt à soutenir l'épreuve ; mais il devait la vérité à son ami. La vérité